

Henri  
GARRIC

Romantisme



Marion  
LAFOUGE

What's in a name ?

Friedrich  
Schiller,

Die  
Jungfrau  
von  
Orleans,

1801

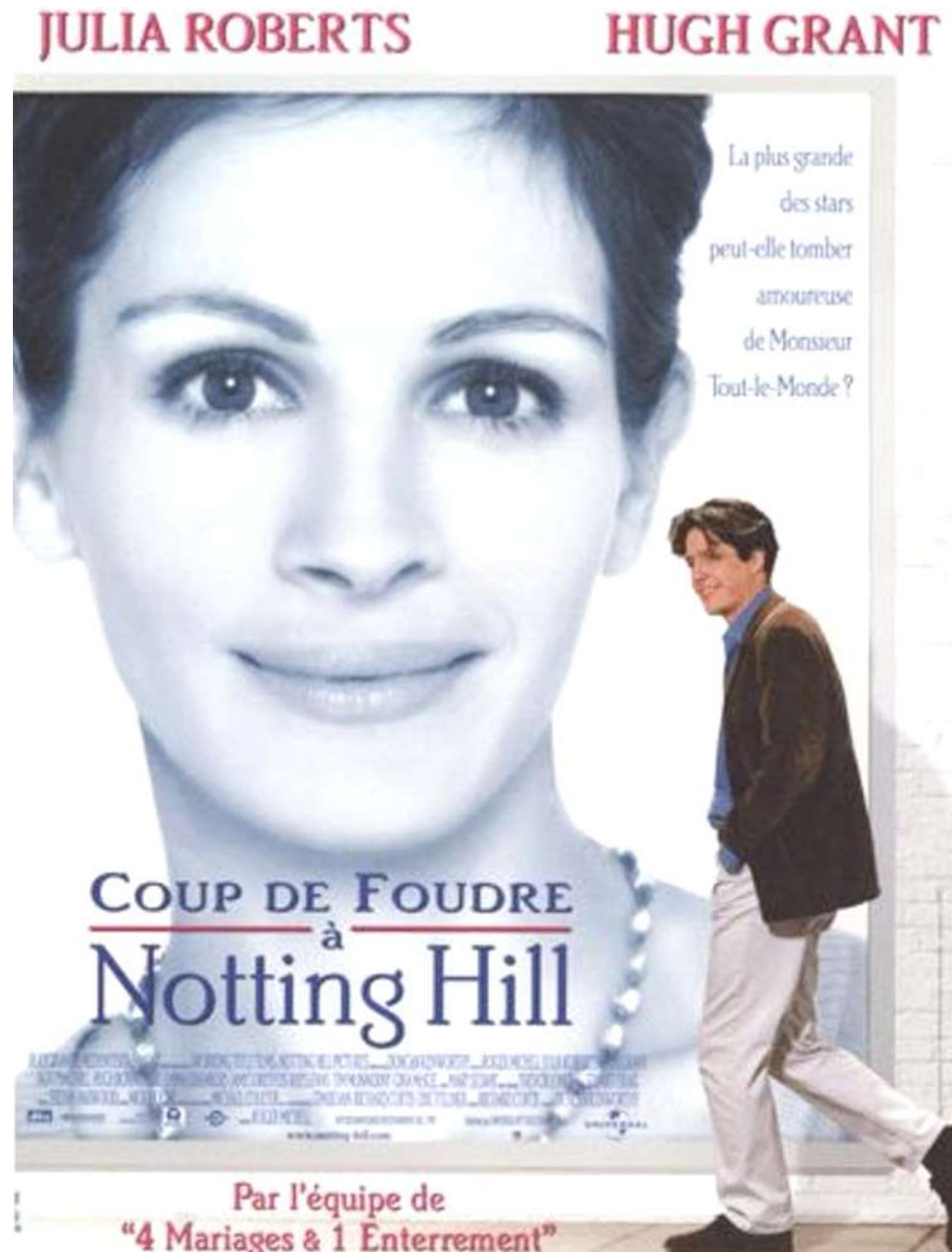


Eine romantische Tragödie

Roger  
Michel,

Coup de  
foudre à  
Notting  
Hill,

1999



1766-1791, Fray Rafael et Fray Pedro Rodriguez Mohedano,  
*Historia literaria de España*

1772-1782, Girolamo Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana.*

1790-1798, Erdwin Julius Koch, *Compendium des deutschen  
Literatur-Geschichte von den ältesten Zeiten bis auf das Jahr 1781*

1813, Léonard Simonde de Sismondi, *De la littérature du midi de  
l'Europe*

1842-1847, Claude Fauriel, *Histoire littéraire de la France*

Je trouve une langue à demi-barbare, qui se divise en autant de dialectes différents que l'Allemagne contient de provinces. Chaque cercle se persuade que son patois est le meilleur. Il n'existe point encore de recueil muni de la sanction nationale, où l'on trouve un choix de mots et de phrases qui constitue la pureté du langage... Il est donc physiquement impossible qu'un auteur doué du plus beau génie puisse supérieurement bien manier cette langue brute... J'entends parler un jargon dépourvu d'agrément que chacun manie selon son caprice, des termes employés sans choix; les mots propres les plus expressifs négligés... Il faut commencer par perfectionner la langue ; elle a besoin d'être limée et rabotée. (*De la littérature allemande* 1780)

Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle ? Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative ? Est-il à présumer qu'elle la conserve ?

Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle ? Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative ? Est-il à présumer qu'elle la conserve ?

Rivarol, *De l'universalité de la langue française* ou *Discours sur l'universalité de la langue française* (1784)

Ce qui distingue notre langue des langues anciennes et modernes, c'est l'ordre et la construction de la phrase. Cet ordre doit toujours être direct et nécessairement clair. Le français nomme d'abord le *sujet* du discours, ensuite le *verbe* qui est l'action, et enfin l'*objet* de cette action : voilà la logique naturelle à tous les hommes ; voilà qui constitue le sens commun. [...] Le français, par un privilège unique, est seul resté fidèle à l'ordre direct, comme s'il était tout raison, et on a beau [...] déguiser cet ordre, il faut toujours qu'il existe [...] : *la syntaxe française est incorruptible*. C'est de là que résulte cette clarté admirable, base éternelle de notre langue. *Ce qui n'est pas clair n'est pas français*; ce qui n'est pas clair est encore anglais, italien, grec ou latin.

Rivarol, *Discours de l'universalité de la langue française*.



Si elle [la cathédrale] te fait une impression  
rebutante ou pas d'impression du tout, alors  
adieu, fais atteler et en route pour Paris !

Goethe, *De l'architecture allemande*, 1772

Goethe, *Goetz von Berlichingen* (1773)

*Le Roi de Thulé* (1775)

*Les Souffrances du jeune Werther* (1774)

Thomas Percy, *Reliques of Ancient English Poetry* (1765)

James Macpherson, *Fragments of Ancient Poetry collected in the Highlands of Scotland and translated from the Gaelic* (1760-1765) – poèmes d'Ossian

Ce ne fut donc qu'après mes études terminées que je commençai à avoir quelques vagues pressentiments de poésie. C'est Ossian, après le Tasse, qui me révéla ce monde des images et des sentiments que j'aimai tant depuis à évoquer avec leurs voix. J'emportais un volume d'Ossian sur les montagnes ; je le lisais où il avait été inspiré, sous les sapins, dans les nuages, à travers les brumes d'automne, assis près des déchirures des torrents, aux frissons des vents du nord, au bouillonnement des eaux de neige dans les ravins.

Ossian fut l'Homère de mes premières années ; je lui dois une partie de la mélancolie de mes pinceaux. C'est la tristesse de l'Océan. Je n'essayai que très rarement de l'imiter ; mais je m'en assimilai involontairement le vague, la rêverie, l'anéantissement dans la contemplation, le regard fixe sur des apparitions confuses dans le lointain.

Lamartine, « Des méditations », préface dans *Œuvres complètes*, 1847.

David Garrick

James Joyce, *Ulysses*

*Witz*

Rancière, *Parole muette*

Thomas Chatterton

Shelley

Coleridge

Keats

Vigny, *Chatterton* 1835

Keats, « Bright Star »

film de Jane Campion

This living hand, now warm and capable  
Of earnest grasping, would, if it were cold  
And in the icy silence of the tomb,  
So haunt thy days and chill thy dreaming nights  
That thou would wish thine own heart dry of  
blood  
So in my veins red life might stream again,  
And thou be conscience-calm'd – see here it is  
I hold it towards you.

Cette main vivante, à présent chaude et capable  
D'ardentes étreintes, viendrait, si elle était froide  
Et dans le silence glacé de la tombe,  
Ainsi hanter tes journées et refroidir les rêves de tes  
nuits  
Que tu souhaiterais ton cœur tari de sang  
Pour qu'en mes veines la rouge vie coule à nouveau,  
Et que ta conscience se calme – vois ! La voici !  
Je te la tends.

Keats, « This living hand »



Emily Brontë, Charlotte Brontë, Anne Brontë

Plein des idées tristes qu'amenait ce retour tardif en des lieux si aimés, je sentis le besoin de revoir Sylvie, seule figure vivante et jeune encore qui me rattachât à ce pays. [...] Il me vint à l'idée de me distraire par une promenade à Ermenonville. [...]

Lorsque je vis briller les eaux du lac à travers les branches des saules et des coudriers, je reconnus tout à fait un lieu où mon oncle, dans ses promenades, m'avait conduit bien des fois : c'est le *Temple de la philosophie*, que son fondateur n'a pas eu le bonheur de terminer. Il a la forme du temple de la sibylle Tiburtine, et, debout encore, sous l'abri d'un bouquet de pins, il étale tous ces grands noms de la pensée qui commencent par Montaigne et Descartes, et qui s'arrêtent à Rousseau. Cet édifice inachevé n'est déjà plus qu'une ruine, le lierre le festonne avec grâce, la ronce envahit les marches disjointes. Là, tout enfant, j'ai vu des fêtes où les jeunes filles vêtues de blanc venaient recevoir des prix d'étude et de sagesse. Où sont les buissons de roses qui entouraient la colline ? [...]

Voici les peupliers de l'île, et la tombe de Rousseau, vide de ses cendres. O sage ! Tu nous avais donné le lait des forts, et nous étions trop faibles pour qu'il pût nous profiter. Nous avons oublié tes leçons que savaient nos pères, et nous avons perdu le sens de ta parole, dernier écho des sagesse antiques. Pourtant ne désespérons pas, et, comme tu fis à ton suprême instant, tournons nos yeux vers le soleil!

Gérard de Nerval, « Sylvie », dans *Les Filles du feu* (1854)

[...] Et maint homme domine du regard son propre temps,  
Un dieu lui montre le vierge espace, mais toi, plein de désir,  
Tu restes sur la rive, un scandale à tes proches, une  
Ombre, et tu n'as pas d'amour pour eux.  
Ceux que tu nommes de leur nom, - ces nouvelles présences  
Promises – où sont-ils donc, pour qu'un main d'ami  
Te réchauffe, où s'approchent-ils, ô toi qui parles solitaire,  
Pour qu'une fois enfin tu sois compris !

[...]

Tu as vécu ! – Oui, ton visage aussi,  
Le soleil lointain l'illumine de sa joie,  
Et de rayons jaillis d'une ère plus belle  
Sont venus, messagers, jusqu'à ton cœur.

Tu les as entendus, tu as compris leur langue inconnue,  
Lu dans leur âme ! A l'homme de profond désir, un signe  
A suffi, et les signes furent  
Depuis l'aube des temps, le langage des dieux.

Hölderlin « Rousseau », *Odes*